



ÉDUCATION

RÉCRÉATION

L'ÉTOILE DU SUD

LE PAYS DES DIAMANTS

PAR JULES VERNE

ILLUSTRATIONS PAR L. BENETT

VIII

LA GRANDE EXPÉRIENCE

Au cours de brillantes recherches sur la solubilité des corps solides dans les gaz, — recherches qui l'avaient occupé toute l'année précédente, — Cyprien n'avait pas été sans remarquer que certaines substances, la silice et l'alumine, par exemple, insolubles dans l'eau, sont dissoutes par la vapeur d'eau à une haute pression et à une température très élevée.

De là, cette résolution qu'il prit d'examiner, d'abord, s'il ne pourrait pas arriver de même à trouver un fondant gazeux du carbone, afin d'obtenir ensuite une cristallisation.

Mais toutes ses tentatives dans cette direction demeurèrent infructueuses, et, après plusieurs semaines de vains essais, il dut se déterminer à changer de batteries.

Batteries était le mot, car, ainsi qu'on

va le voir, un canon y devait jouer son rôle.

Diverses analogies portaient le jeune ingénieur à admettre que le diamant pourrait bien se former dans les Kopyes de la même manière que le soufre dans les solfatares. Or on sait que le soufre résulte d'une demi-oxydation de l'hydrogène sulfuré; après qu'une partie s'est changée en acide sulfureux, le reste se dépose en cristaux sur les parois de la solfatare.

« Qui sait, se disait Cyprien, si les gisements de diamants ne sont pas de véritables carbonatares? Puisqu'un mélange d'hydrogène et de carbone y arrive nécessairement, avec les eaux et les dépôts alluviaux, sous forme de gaz des marais, pourquoi ne serait-ce pas l'oxydation de l'hydrogène, jointe à l'oxydation partielle du carbone, qui amènerait la cristallisation du carbone en excès? »

De cette idée à essayer de faire jouer à un corps quelconque, dans une réaction analogue mais artificielle, la fonction théorique de l'oxygène, il n'y avait pas loin pour un chimiste.

Et c'est à l'exécution immédiate de ce programme que Cyprien s'arrêta définitivement.

Avant tout, il s'agissait d'imaginer un dispositif expérimental, qui se rapprochât autant que possible des conditions supposées de production du diamant naturel. De plus, ce dispositif, il le fallait très simple. Tout ce qui se fait de grand dans la nature ou dans l'art a ce caractère. Quoi de moins compliqué que les plus belles découvertes conquises par l'humanité, — la gravitation, la boussole, l'imprimerie, la machine à vapeur, le télégraphe électrique?

Cyprien alla faire lui-même, dans les profondeurs de la mine, des provisions de terre d'une qualité qu'il croyait être particulièrement favorable à son expérience. Puis, il composa avec cette terre un mortier épais, dont il enduisit soigneusement l'intérieur d'un tube d'acier, long d'un demi-mètre, épais de cinq centimètres et qui mesurait huit centimètres de calibre.

Ce tube n'est autre chose qu'un segment de canon hors de service, qu'il avait pu acheter, à Kimberley, d'une compagnie de volontaires, dont le licenciement s'opérait, après une campagne contre les tribus cafres du voisinage. Ledit canon, convenablement scié dans l'atelier de Jacobus Vandergaart, avait fourni précisément l'engin qu'il fallait, c'est-à-dire un récipient d'une résistance suffisante pour supporter une énorme pression à l'intérieur.

Après avoir placé dans ce tube, préalablement fermé à l'une de ses deux extrémités, des fragments de cuivre et environ

deux litres d'eau, Cyprien le remplit de « gaz des marais ; » puis, il le luta avec soin, et fit boulonner aux deux bouts des obturateurs métalliques d'une solidité à toute épreuve.

L'appareil était alors construit. Il n'y avait plus qu'à le soumettre à une chaleur intense.

Il fut donc placé dans un grand fourneau à réverbère, dont le feu devait être entretenu jour et nuit, de manière à obtenir une chauffe à blanc, qui devait durer pendant deux semaines.

Tube et fourneau étaient, d'ailleurs, enveloppés d'une épaisse couche de terre réfractaire, destinée à conserver la plus grande quantité de chaleur possible, et à ne se refroidir que très lentement, lorsque le moment en serait venu.

Le tout ressemblait assez à une énorme ruche d'abeilles ou à une hutte d'Esquimaux.

Matakit était maintenant en état de rendre quelques services à son maître. Ce n'était pas sans une attention extrême qu'il avait suivi tous les préparatifs de l'expérience, et, quand il sut qu'il s'agissait de fabriquer du diamant, il ne se montra pas le moins ardent à concourir au succès de l'entreprise. Il eut bientôt appris à alimenter le feu, de telle sorte que l'on put s'en remettre à lui du soin de l'entretenir.

On s'imaginait malaisément, d'ailleurs, combien ces dispositions, si peu compliquées, furent longues et difficiles à établir. A Paris, dans un grand laboratoire, l'expérience aurait pu être mise en train deux heures après avoir été conçue, et il ne fallut pas moins de trois semaines à Cyprien, au milieu de ce pays à demi sauvage, pour réaliser imparfaitement sa conception. Encore fut-il singulièrement servi par les circonstances, notamment en trouvant à point nommé, non seule-



ment le vieux canon, mais aussi le charbon qui lui était nécessaire. En effet, ce combustible était si rare à Kimberley qu'il fallut, pour s'en procurer une tonne, s'adresser à trois négociants à la fois.

Enfin, toutes les difficultés furent surmontées, et, lorsque le feu eut été une première fois allumé, Matakít s'occupa de ne plus le laisser s'éteindre.

Le jeune Cafre, il faut le dire, était très fier de ces fonctions. Elles ne devaient pourtant pas être absolument nouvelles pour lui, et, sans doute, il avait déjà mis

la main dans sa tribu à plus d'une cuisine plus ou moins infernale.

En effet, Cyprien avait constaté plus d'une fois, depuis que Matakít était entré à son service, qu'il jouissait parmi les autres Cafres d'une véritable réputation de sorcier. Quelques secrets de chirurgie élémentaire, deux ou trois tours de passe-passe, qu'il tenait de son père, formaient d'ailleurs tout son bagage de magicien. Mais on venait le consulter pour des maladies réelles ou imaginaires, pour des rêves à expliquer, pour des différends à

régler. Jamais à court, Matakít avait toujours quelque recette à indiquer, quelque présage à formuler, quelque sentence à rendre. Les recettes étaient parfois bizarres et les sentences saugrenues, mais ses compatriotes en étaient satisfaits. Que fallait-il de plus ?

Il faut ajouter que les cornues et les flacons, dont il était maintenant entouré dans le laboratoire du jeune ingénieur, sans parler des opérations mystérieuses auxquelles il était admis à collaborer, ne contribuèrent pas peu à rehausser son prestige.

Cyprien ne pouvait s'empêcher de sourire, par moments, des airs solennels que le brave garçon prenait pour remplir ses modestes fonctions de chauffeur et de préparateur, renouvelant le charbon du fourneau, tisonnant la braise, époussetant quelque rangée d'éprouvettes ou de creusets. Et pourtant, il y avait quelque chose d'attendrissant dans cette gravité même : c'était l'expression naïve du respect que la science inspirait à une nature fruste, mais intelligente et avide de savoir.

Matakít avait, au surplus, ses heures de gaminerie et de gaieté, spécialement quand il se trouvait en compagnie de Li. Une étroite amitié s'était établie entre ces deux êtres, bien qu'ils fussent si différents d'origine, pendant les visites, maintenant assez fréquentes, que le Chinois faisait à la ferme Watkins. Tous deux ils parlaient suffisamment le français, tous deux ils avaient été sauvés par Cyprien d'une mort imminente, et ils lui en gardaient une vive reconnaissance. Il était donc tout naturel qu'ils se sentissent portés l'un vers l'autre par une sympathie sincère, et cette sympathie s'était promptement changée en affection.

Entre eux, Li et Matakít donnaient au jeune ingénieur un nom touchant et simple, qui exprimait bien la nature du

sentiment dont ils étaient animés à son égard. Ils l'appelaient « le petit père, » ne parlant de lui que dans les termes de l'admiration et du dévouement le plus exalté.

Ce dévouement se manifestait de la part de Li par l'attention scrupuleuse qu'il mettait à blanchir et à repasser le linge de Cyprien, — de la part de Matakít, par le soin religieux qu'il avait d'exécuter avec ponctualité toutes les instructions de son maître.

Mais, parfois, les deux camarades se laissaient aller un peu plus loin dans leur ardeur à satisfaire le « petit père. » Il arrivait, par exemple, que Cyprien trouvait sur sa table, — il prenait maintenant ses repas chez lui, — des fruits ou des friandises qu'il n'avait nullement commandés, et dont l'origine restait inexplicquée, car on ne les voyait pas figurer sur les comptes des fournisseurs. Ou bien, c'étaient des chemises qui portaient, en revenant du blanchissage, des boutons d'or de provenance inconnue. Puis encore, de temps en temps, un siège élégant et commode, un coussin brodé, une peau de panthère, un bibelot de prix, venaient mystérieusement s'ajouter à l'ameublement de la maison.

Et, lorsque Cyprien interrogeait à ce sujet soit Li, soit Matakít, il ne pouvait tirer d'eux que des réponses évasives :

« Je ne sais pas!... Ce n'est pas moi!... Cela ne me regarde pas!... »

Cyprien aurait aisément pris son parti de ces prévenances; mais, ce qui les rendait gênantes, c'est qu'il se disait que la source n'en était peut-être pas très pure. Ces présents n'avaient-ils point coûté que la peine de les prendre? Cependant, rien ne venait confirmer ces suppositions, et les enquêtes, souvent fort minutieuses, faites au sujet de ces étranges accessions, ne produisaient aucun résultat.

Et derrière lui, Matakitt et Li échangeaient des sourires fuyants, des regards sournois, des signes cabalistiques, qui signifiaient évidemment :

« Eh! le petit père!... Il n'y voit que du feu! »

D'ailleurs, d'autres soucis, infiniment plus graves, occupaient l'esprit de Cyprien. John Watkins paraissait décidé à marier Alice, et, dans cette intention, depuis quelque temps, il faisait de sa demeure un véritable musée de prétendants. Non seulement James Hilton y était presque chaque soir en permanence; mais tous les mineurs célibataires, que le succès de leur exploitation semblait douer, dans l'opinion du fermier, des qualités indispensables au gendre qu'il avait rêvé, se voyaient attirés chez lui, retenus à dîner, et, finalement, offerts au choix de sa fille.

L'Allemand Friedel et le Napolitain Pantalacci étaient du nombre. Tous deux comptaient maintenant parmi les mineurs les plus heureux du camp de Vandergaart. La considération, qui s'attache partout au succès, ne leur faisait défaut ni au Kopje ni à la ferme. Friedel était plus pédant et plus tranchant que jamais, depuis que son dogmatisme s'étayait de quelques milliers de livres sterling. Pour Annibal Pantalacci, transformé désormais en dandy colonial, resplendissant de chaînes d'or, de bagues, d'épingles en diamants, il portait des habits de toile blanche, qui faisaient paraître son teint encore plus jaune et plus terreux.

Mais, avec ses bouffonneries, ses chansonnettes napolitaines et ses prétentions au bel esprit, ce ridicule personnage essayait vainement d'amuser Alice. Non, certes, qu'elle lui témoignât un dédain particulier ou parût se douter du motif qui l'amenait à la ferme. Elle se contentait de ne point l'écouter volontiers et ne

riaît jamais ni de ses lazzi ni de ses attitudes. Bien que trop ignorante des laideurs morales pour soupçonner le triste envers de son ramage, elle ne voyait en lui qu'un passant vulgaire et non moins ennuyeux que la plupart des autres. Cela semblait évident aux yeux de Cyprien, et il eût cruellement souffert de voir en conversation réglée avec cet être méprisable celle qu'il plaçait si haut dans son respect et sa tendresse.

Et il en eût d'autant plus souffert que sa fierté l'aurait empêché d'en rien témoigner, trouvant trop humiliant de tenter un effort pour avilir aux yeux de miss Watkins même un si indigne rival. Quel droit en avait-il d'ailleurs? Sur quoi baser ses critiques? Il ne savait rien d'Annibal Pantalacci, et n'était guidé que par une répulsion instinctive dans le jugement défavorable qu'il portait sur lui. Vouloir le montrer sous un jour tragique aurait tout simplement prêté à rire. Voilà ce que Cyprien comprenait clairement, et il aurait été au désespoir, si Alice eût paru prêter quelque attention à un tel homme.

Au surplus, il s'était replongé avec acharnement dans un travail qui l'absorbait nuit et jour. Ce n'est pas un procédé de fabrication du diamant, mais dix, mais vingt expériences qu'il avait en préparation, se proposant de le tenter, quand son premier essai aurait pris fin. Il ne se contentait plus des données théoriques et des formules, dont il couvrait, pendant des heures entières, ses cahiers de notes. A tout instant, il courait jusqu'au Kopje, en rapportait de nouveaux échantillons de roches et de terres, recommençait des analyses cent fois faites, mais avec une rigueur et une précision qui ne laissaient place à aucune erreur. Plus le danger de voir miss Watkins lui échapper devenait pressant, plus il était résolu à ne rien épargner pour le vaincre.

Et pourtant, telle était au fond sa défiance de lui-même, qu'il n'avait rien voulu dire à la jeune fille de l'expérience en cours d'exécution. Miss Watkins savait

seulement que, suivant son conseil, il s'était remis à la chimie, et elle en était heureuse.

JULES VERNE.

(La suite prochainement.)

LE ROMAN D'UNE POUPÉE

I

« Ma chère petite laide,

« Depuis que j'ai quitté le magasin du fabricant, je suis bien heureuse, oh ! mais bien heureuse ! Ma vie se passe dans les fêtes, et je ne sais vraiment pas ce que j'aurais à envier aux plus belles poupées.

« Je change de robe trois ou quatre fois par jour, et je ne dîne jamais avec la même toilette. Enfin tous mes rêves sont exaucés. Te souviens-tu, petite, de nos confidences chez le marchand ? Dieu ! en faisons-nous ! Nos têtes étaient de vrais volcans, et nous ne parvenions jamais à avoir deux jours de suite les mêmes idées.

« D'abord, toi, tu ne voulais pas de la richesse ; tu t'étais fait un idéal d'abnégation et de charité que j'admirais beaucoup, mais à distance, et, te l'avouerai-je, avec peu de confiance, car je ne comprends pas grand'chose à tout ce qui n'est pas la vie que je mène.

« En vérité, tu avais des idées !... Tu voulais te faire garde-malade, tu rêvais d'être aimée d'une petite pauvre ; si tu t'étais écoutée, tu aurais fini par l'hôpital.

« Moi, au contraire, je te disais mon ambition d'être grande dame, d'avoir de belles toilettes, de briller aux soirées, d'être enfin une de ces reines du monde dont nous parlait le vieux Polichinelle, tu te rappelles le vieux bossu qui savait leurs aventures à toutes ! Nous faisait-il rire quand il nous contait l'histoire de la

duchesse dont on avait trouvé les bas dans la hotte du chiffonnier !

« Quel amusant bonhomme ! Et comme je prêtais l'oreille à tout ce qu'il nous débitait ! Il me semblait qu'un parfum de luxe m'enveloppait quand il parlait, et je le regardais à la dérobée en poussant de petits soupirs. J'en ris encore en y songeant.

« Je n'osais pas espérer alors qu'un jour arriverait où moi aussi je ferais partie de ce monde qui me tentait. J'étais une petite innocente alors ; je ne savais pas grand'chose de la vie, et, bien que le miroir m'eût dit que j'étais jolie, il y avait des moments où je désespérais de voir se réaliser mon rêve.

« Puis, un jour, une dame est venue, une vraie grande dame, et elle a demandé au marchand combien l'on me vendait.

« Il parait, petite, que je coûtai cher ; je ne le savais pas moi-même. Non seulement j'avais des joues du plus beau rose, des yeux noirs comme le jais, des cheveux blonds d'une finesse incomparable, mais tout mon corps se mouvait, et mes pieds étaient l'image de la nature même. Tu ne t'en doutais pas, n'est-ce pas ? Ni moi non plus. Il avait fallu la voix du marchand pour me faire croire à mes perfections. Enfin !

« Je plus à la dame, et alors, ma bonne petite, toi et moi nous nous séparâmes.

« J'étais bien heureuse, car j'avais remarqué à la porte du magasin un beau

carrosse attelé de deux chevaux, et un grand valet de pied qui se tenait à la portière du carrosse ; mais il fallait nous quitter, et j'avais le cœur gros de penser que tu ne m'accompagnais pas. Nous nous promîmes de nous écrire.

« Je te jetai un dernier regard, et la dame m'emporta dans sa voiture. J'avoue que je m'y trouvai tout de suite comme chez moi ; et depuis j'y suis montée si souvent que je ne prends plus même attention aux regards d'envie qui la saluent au passage, quand nous allons aux réceptions.

« Tiens, vois-tu, on aura beau dire, c'est dans le sang ces choses-là. Oui, on est faite pour le salon ou pour la cuisine. On n'a pas deux natures ni deux existences. Moi, par exemple, belle, bien faite, ressemblant tout à fait à une dame, j'étais prédestinée à la grandeur.

« Toi, petite, c'était le contraire ; j'ai bien peur que tu n'aies fini par échouer dans un ménage bourgeois, entre une bouilloire d'eau chaude et une corbeille à ouvrage. Je ne t'en aime pas moins ; après tout, tu n'es pas responsable de ta figure.

« Bon Dieu ! étais-tu fagotée ! D'abord tu avais le corps de travers et d'un rouge ! Quel est donc l'imbécile qui t'avait choisi cette peau de homard cuit ? Puis, tu ne plaisais pas... Enfin ça ne se commande pas...

« Où en étais-je ? Ah ! à mon entrée dans le monde.

« Figure-toi qu'à peine descendue de voiture, on me mit dans un lit superbe, doublé de satin, au milieu d'une chambre dont je ne pourrais jamais te dire les magnificences. Or, glaces, tableaux, stuettes, il y avait de tout. J'étais éblouie, mon rêve était dépassé.

« Le lendemain matin, je vis venir à moi une petite fille, un bijou, un ange,

comment je dirai-je ? une vraie petite fille de contes de fées. Je lui fis un joli sourire, elle me répondit de même, et, depuis ce temps, nous sommes les meilleures amies du monde.

« Tu sauras, petite, que j'ai deux douzaines de chemises, une douzaine dans laquelle je couche et l'autre douzaine pour m'habiller.

« Je regrette bien que tu ne sois pas là pour te montrer combien la toile est fine, et il y a tout autour de la dentelle. Puis j'ai une douzaine de pantalons, une douzaine de jupons, une douzaine de paires de bas ; j'ai deux corsets et je ne sais pas combien de chapeaux, de robes, de manteaux, de peignoirs et de paires de souliers. C'est de la profusion vraiment. Ça ferait sauter en l'air ta petite tête.

« Moi, je m'y suis habituée.

« Ah ! j'oubliais, j'ai deux brillants aux oreilles, j'ai une montre en or, des bagues, des bracelets. C'est pour te dire... Je ne sais pas tout ce que je n'ai pas... Tu vois bien que je n'en suis pas plus fière puisque je t'écris.

« Emmeline est le nom de ma petite amie.

« Elle a douze ans, elle est très gâtée de sa maman. Oh ! il y a des moments où elle est un peu... difficile. Nous boudons alors ; mais elle revient à moi, bien que je ne fasse jamais le premier pas.

« Qui n'a pas son petit défaut ? Mon Dieu, moi-même, s'il fallait m'observer... Cela n'empêche pas que nous nous entendons très bien et qu'elle m'aime beaucoup. Nous allons ensemble à la promenade ; je la prends avec moi aux soirées, nous avons des succès. Quand je dis nous, tu m'entends, c'est moi surtout qu'on regarde, il n'y a sur notre chemin qu'un cri : La belle poupée !

« Ah ! à propos, mon lit est en chêne

avec des filets d'or. C'est très coquet, et il y a deux matelas.

« Près de mon lit, un guéridon avec le flambeau, puis devant moi la psyché, et par terre un gros tapis bien chaud. Il n'y a pas de danger que je m'enrhume... Je suis vraiment gâtée.

« Mes robes sont pendues dans des armoires en ébène; j'ai une armoire pour mes fourrures, j'en ai deux autres pour mon linge. T'ai-je dit que mon linge était marqué à mon nom, avec un blason? Il paraît que je suis baronne.

« Je me couche assez tard dans la nuit et je m'éveille au grand jour. Oh! il est des fois midi.

« Emmeline me prend alors, m'habille avec sa femme de chambre, me met en peignoir et nous déjeunons.

« J'ai mon couvert, je crois qu'il est en argent. Après le déjeuner on me fait une toilette de matin, et la femme de chambre me peigne, me tresse, m'arrange ma coiffure, avec un petit camélia près de l'oreille. Ça me va très bien. Nous recevons des visites. Des petites filles viennent



avec leurs poupées; on me les présente. Je me lève alors, j'incline la tête comme ça, et je donne un coup de pied dans ma traîne pour la déployer. C'est très difficile à donner ces coups de pieds-là.

« Nous parlons de tout : de celles de nos voisines qui prétent à rire, de la robe que portait à la dernière soirée M^{lle} A. ou M^{lle} B., du bal qu'il est question d'organiser, et, je t'assure, nous parlons beaucoup. Il y a de ces petites filles qui ont une langue!

« Enfin on se sépare.

« Je m'allonge un instant sur le canapé; puis je change de robe pour la promenade,

je mets un chapeau à plumes, je passe une pelisse, et nous montons en voiture.

« Nous sommes toujours rentrées à cinq heures: De nouveau on me déshabille; alors je fais ma toilette pour le dîner, et nous dînons.

« Après le dîner nous allons en soirée, quelquefois au théâtre des marionnettes, et naturellement j'ai changé de toilette. Enfin ça dure toute la journée, et, je t'assure, c'est très amusant.

« Tu ne peux t'imaginer comme je suis enviée. Je m'aperçois de cela à certains regards de côté, à des sourires pincés, à une façon de me complimenter.

« Toutes les petites filles voudraient m'avoir; elles ont l'air contentes quand je veux bien permettre à leurs poupées de s'entretenir avec moi.

« Mais je ne veux pas toujours.

« Adieu, ma chère laide; nous avons une matinée demain, et il faut que je sois prête. Voyons : une robe à essayer, un chapeau *idem*, des fleurs à assortir. Vraiment j'ai la tête brisée, je n'en sortirai jamais. Je suis tout étourdie de t'avoir tant écrit. Adieu encore une fois. »

II

« On m'a choisi le chapeau rose, une merveille. Je te conseille beaucoup le rose; c'est très porté. J'ai eu un succès fou à notre matinée. Nous étions là huit ou dix poupées, tout ce qu'il y a de meilleur monde. Je me suis un peu liée avec la petite d'Ambreuse, une brune qui a beaucoup de distinction. Émilie d'Ambreuse, qui était avec elle, nous a beaucoup engagées, Emmeline et moi, à aller les voir.

« Je crois que nous irons.

« J'oubliais de te dire : n'achète pas de chapeau rose. Je ne l'ai porté qu'une fois, je le mettrai de côté pour toi.

« Mon nouveau chapeau est un rien en dentelle, une vraie vapeur de printemps, ma chère. Et d'un goût! d'un art! Tu serais bien contente de me voir, va.

« Je.

« Émilie d'Ambreuse est venue nous voir avec sa petite. Comme nous avions été prévenues, nous étions sous les armes. J'avais une robe à traîne gris perle, avec des bouquets tout le long du tablier ouvert. Ma parole, j'étais ravissante. Eh bien, cette d'Ambreuse n'est pas ce que je croyais; elle nous a à peine félicitées;

elle a même trouvé à redire aux bouquets.

« J'ai fait ma tête, tu penses!

« Ah! voilà, ma chère amie! Le monde a son bon et son mauvais. De terribles jalousies se cachent sous les sourires. Vous êtes à tu et à toi, et dans l'âme vous vous détestez. Heureusement, nous, nous savons prendre le monde comme il est. »

III

« Emmeline a, depuis quelques jours, une recrudescence de tendresse pour moi. Entre nous, cela vient de ce que son petit cousin Julien, un petit monsieur tout à fait bien, avec lequel elle est fiancée, m'a trouvée distinguée. Elle m'a prise dans ses bras, elle m'a embrassée; vraiment elle ne sait comment me marquer qu'elle m'aime.

« Dieu! quel bonheur, ma chère laide! Il est question de me monter un salon, un salon pour moi seule. J'y recevrai qui bon me semblera.

« Emmeline a demandé cela à son petit père; il fallait voir comme elle était câline : elle lui prenait la tête, l'embrassait dans le cou, l'appelait de mots charmants. Ah! c'est un ange, vois-tu, cette fille-là!

« Naturellement nous obtenons tout ce qu'elle veut. Oh! que n'es-tu là pour voir mon bonheur! Justement, il me faut une fille de chambre.

« Tu m'aurais convenu très bien. »

IV

« J'ai mon salon.

« On y peut tenir très à l'aise, à quarante ou cinquante personnes. Quant à la décoration, je te dirai ça d'un mot : c'est un chef-d'œuvre.

« Tu ne peux rien inventer de plus coquet, de plus délicat, de plus charmant, de plus mignon, de plus riche, de plus... Les murs sont capitonnés de bleu; aux fenêtres, il y a des rideaux de satin bleu, et le tapis par terre est bleu aussi, un gros velours bleu où l'on enfonce.

« En fait de meubles, il y a des guéridons, des consoles, des crédences, des étagères; les fauteuils sont en satin bleu, les poufs aussi; tout est bleu; en un mot, c'est le salon bleu. Et puis, il faut voir la garniture de la cheminée, des vases bleu pâle, des majoliques, je crois. Enfin, c'est admirable; il n'y a pas d'autre mot.

« Et tout cela est à moi!

« Vraiment il faut avoir la tête bien plantée sur les épaules pour demeurer raisonnable au milieu de tout cela. »

V

« Emmeline vient de me donner deux femmes de chambre. De vraies dames, ma foi! Ma foi, il n'y a plus de différence avec les maîtres. C'est la révolution qui a fait cela.

« Décidément non, tu n'aurais pas pu me convenir; tu es trop laide. — Soit dit sans vouloir te faire de peine, car je t'aime toujours.

« Il paraît que je donne un bal samedi. J'ouvre mon salon.

« Emmeline m'a dit cela il y a un instant. Nous sommes aujourd'hui mercredi; nous avons tout juste le temps de nous préparer. Et puis il va falloir lancer les invitations.

« Je veux être si belle que toutes les autres poupées en sèchent de dépit.

« Nous pensons à ma toilette.

« C'est demain mon bal. Mon petit

cœur bat! Ah! vois-tu, mon bal, c'est une grosse affaire! Il faut que nous écrasions toutes nos amies.

« Ces trois derniers jours se sont envolés comme une fumée; et je te prie de croire que nous ne sommes pas demeurées à rien faire. Je ne sais pas comment nous existons encore.

« Nous nous sommes couchées hier à minuit.

« Si j'allais avoir les yeux rouges! »

VI

« Ma chère petite laide, voilà deux jours que je repose, et je ne suis pas encore remise des émotions de ce bal. J'ai la tête remplie d'airs de danse, et mes pieds frétilent dans mes mules, comme si la musique allait encore les emporter. Je suis brisée.

« Mais là, vrai, mon bal a été splendide. On ne se rappelait pas quelque chose de mieux. Tout le monde était ravi. Personne ne voulait s'en aller.

« J'ai eu tout ce qu'il y avait de mieux comme invités.

« Il y avait la petite baronne Tata, la petite comtesse Dodo, la petite Zizi, la... Il faudrait te les nommer toutes et je ne les connais pas.

« C'était un vrai feu d'artifice de toilettes; miss Belleloque était renversante; elle était tout en rose. Par exemple, on s'est beaucoup récrié quand Tata est entrée; elle s'était imaginé de se décolleter, et comme elle n'a pas précisément de belles épaules... Tu vois cela d'ici.

« Moi, j'étais en bleu tendre, très simple, c'était de bon goût, tu comprends. Quand on reçoit, il ne faut pas écraser ses invités.

« Eh bien, ma simplicité a fait fureur. La petite Brémond en était pâle de colère, derrière son éventail; elle m'aurait mangée.

« Je n'avais l'air de m'apercevoir de rien, et j'allais de l'une à l'autre, le sourire sur les lèvres, disant de ces petits riens qui sont les propos du monde :

« — Ma toute belle, que vous êtes fraîche ce soir. Vous faites tort à mes fleurs.

« — En vérité, ma chère, c'est bien aimable à vous d'avoir consenti à nous embellir de votre présence.

« — Et vous, toute bonne, toujours resplendissante ! Vous n'avez donc pas pitié de nous ?

« Tout cela dit en minaudant, les pau-



pières demi-closes, sans en penser un mot. Et les dames me répondaient de même avec de petits mouvements de tête délicieux. C'est une comédie adorable, ma chère.

« Naturellement, il y avait des messieurs.

« Le bal a commencé vers huit heures.

« Le piano s'est fait entendre alors, et les couples se sont mis à tourner. Tonton-Pacha est venu vers neuf heures ; il a été aussitôt très entouré. Le général Casse-Tout était arrivé un peu avant lui ; il était très gai et paraissait s'amuser beaucoup. Il y avait aussi l'amiral anglais Aôh ; le prince russe Turlutof.

« Tu ne connais pas le prince, et je le regrette pour toi; jamais tu n'as vu une plus jolie figure d'homme.

« Il est tout jeune, avec des joues d'un rose si tendre que celles des poupées paraissent pâles en comparaison. Il a les cheveux blonds, les yeux bleus, le maintien modeste à la fois et hardi, avec une grande douceur dans les gestes et dans la voix, et au-dessus de sa lèvre une mignonne moustache pose son duvet blond. C'est en un mot un cavalier accompli et qui...

« Ah! ma petite laide, que n'es-tu là pour recevoir les confidences de mon cœur! Je te l'avoue, le prince a fait une forte impression sur moi, et je n'ai pu le voir sans être touchée de sa grâce et de son esprit.

« C'est là un bien gros secret, et je tremble presque en le confiant au papier. Nous autres femmes nous n'avons pas le droit de dire ce que nous pensons; il y a toujours des gens intéressés à ramasser ce qui nous tombe des lèvres et du cœur. Au lieu que les hommes!...

« Tiens! il y a des moments où je voudrais me voir changée en homme, pour être libre, pour être forte, pour avoir le droit d'aimer qui je voudrais.

« Es-tu capable de garder pour toi ce qu'on te dit? Eh bien, ma chère, j'aime le prince. L'épouser! être princesse!...

« S'il pouvait s'en douter!

« J'entends venir Emmeline. Cachons ce papier. »

.
.

VII

« Le prince a parlé de moi à une amie commune; son plus grand bonheur serait, paraît-il, de devenir mon mari.

« Mais il y a des motifs politiques pour qu'il ne m'épouse pas.

« Comment! je l'aime, il m'aime, nous

serions bien heureux d'être mariés l'un à l'autre, et nous n'en avons pas le droit, parce que l'empereur, dont le prince est le représentant, a d'autres vues pour son avenir.

« C'est monstrueux, tout simplement!

« J'ai le cœur bouleversé.

« Après tout, si le prince a pour moi de l'affection, il saura bien se passer du consentement de son empereur.

« On peut vivre heureux loin du trône. Est-ce qu'on commande à son cœur!

« Ah! j'oubliais de te dire: si tu achètes un chapeau, prends un Reynolds, très grand, à plumes. Ça sera la mode dans quinze jours. »

.
.

VIII

« C'est affreux, c'est horrible, c'est... Ah! ma chère petite, il n'y a pas de mots pour te peindre mon désespoir.

« Je suis malade depuis deux jours. Emmeline, qui a deviné ma peine, m'a mise au lit; elle est très bonne; elle me soigne avec une tendresse de sœur. Je suis au régime de la tisane et des oranges.

« Vois-tu, je commence à croire que dans notre monde il n'est pas même permis d'avoir un cœur. Nous sommes des victimes, des martyres; nos affections, quand par malheur nous en avons, sont à la merci des événements; on nous marie par convenance, parce que ça fera bien, parce que nos maris ont un nom, parce que nous avons une dot... parce que... Ma foi, nous ne savons pas même pour-quoi.

« Ah! que j'envie le sort des autres poupées! Que j'envie ton sort, à toi! Tu peux aller et venir, tu n'es pas obligée de cadénasser tes préférences, tu peux choisir un mari selon tes idées... Ça doit être bien bon!

« Oui, ma chère, le prince est parti, rappelé par l'empereur, son maître. Il paraîtrait que Sa Majesté aurait eu vent de quelque chose; il le rappelle pour lui faire épouser une princesse allemande.

« Le prince, désolé, est venu me faire ses adieux.

« Quelle entrevue! Nous osions à peine nous regarder; je sentais des larmes me rouler dans les yeux; il était pâle; il me parlait d'une voix entrecoupée... Il ne m'a rien dit des projets de son maître; il m'a dit seulement qu'il partait, et il a ajouté très bas :

« — Pour un éternel exil. »

« C'était tout m'avouer.

« J'ai été sur le point d'éclater; il m'a fallu toute mon énergie pour me retenir. Puis il est parti. Alors seulement j'ai pu crier, pleurer, laisser un libre cours à ma douleur.

« C'est donc fini!

« Plains-moi! »

.

IX

« Ah! que je les hais, ces femmes! Elles sont venues l'une après l'autre m'entourer de leur curiosité et de leurs condoléances. Elles avaient des sourires, des mots caressants; mais je ne m'y suis pas trompée, elles ont voulu voir de près ma douleur, comme on va voir un spectacle.

« Toutes se disaient mes amies; en réalité, aucune ne m'a pardonné mon teint et ma fraîcheur, mes toilettes; la distinction dont m'avait honorée le prince avait encore ajouté à leur jalousie. »

.

.

X

« Un malheur ne vient jamais seul. Emmeline est plus froide à mon égard depuis quelques jours. Je ne lui ai rien fait,

pourtant; j'ai toujours pour elle la même affection. La sienne changerait-elle? Je ne puis croire à une aussi noire ingratitude, car enfin voilà près de trois mois que nous vivons de la même vie, comme des sœurs, trois mois que je lui fais mes plus doux sourires, que je l'amuse, que je suis sa petite poupée chérie, comme elle dit.

« Je me serai effrayée à tort; il n'y a pas de raison pour qu'elle cesse de m'aimer. N'est-ce pas qu'il n'y en a pas?

« Oh! que je voudrais t'avoir près de moi pour me rassurer, me conseiller. »

XI

« Je suis folle de douleur et de honte. Si tu savais ce que je viens d'entendre! Tiens, ma petite laide, je voudrais être morte, là, sur le coup.

« C'est qu'en vérité on n'a pas idée d'une pareille noirceur.

« Emmeline, cette chère Emmeline, à qui je m'étais donnée tout entière... Non, vois-tu, je ne puis y penser sans que mes yeux se remplissent de larmes. Je ne vois plus même le papier sur lequel je t'écris.

« Je te dirai cela plus tard; il faut, avant tout, que je reprenne mon calme.

.

« Indigne et cruelle Emmeline!... C'était donc là le sort qui m'attendait! Tu dédaignes celle qui t'a servi de jouet! Je ne suis plus même digne de ta pitié! Le monde est décidément bien mauvais.

« C'est ma faute, après tout. Je n'aurais pas dû l'aimer comme je l'ai fait. J'ai été aveugle et sotte.

« Je suis bien punie. Je comprends à présent mes pressentiments; il me semblait que le sol tremblait sous mes pas; j'étais constamment sous le coup d'une vague inquiétude. Ma vie était un rêve; c'était trop grand, trop beau!

« Voici quel a été le réveil.

« Emmeline m'habillait un matin. Je t'ai dit, ma chère petite, combien j'avais été frappée de sa froideur à mon égard.

« Ce jour-là elle me parut plus froide encore qu'à l'ordinaire. Ses mains me touchaient négligemment, et elle ne me parla pas durant tout le temps de ma toilette.

« J'aurais bien voulu lui demander la cause de ce singulier changement; mais un détestable amour-propre m'empêchait de parler, et je refoulais en dedans mes larmes, affectant même de paraître indifférente à sa mauvaise humeur. J'étais loin de me douter des paroles cruelles que j'allais entendre.

« Emmeline venait de me passer mon corset, lorsque tout à coup elle me laissa glisser à terre et dit à sa bonne :

« — Nelly, c'est dans trois jours Noël. J'ai vu une bien belle poupée chez le marchand. Promets-moi d'intercéder avec moi auprès de papa pour qu'il me la donne.

« — Comment, mademoiselle, répondit-elle, vous n'êtes donc plus contente de votre petite baronne?

« Emmeline me regarda un instant, puis me poussa du pied.

« — Non, vois-tu, dit-elle, j'en ai assez. Elle ne me plaît plus. Et puis, regarde, sa fraîcheur a disparu.

« — C'est bien vrai, mademoiselle, mais n'est-ce pas à vous-même qu'il faut vous en prendre? Vous l'avez tant embrassée, cette pauvre baronne, qu'il ne lui reste plus de couleurs sur les joues.

« Emmeline eut un rire cruel qui m'alla jusqu'au cœur, hocha la tête d'un air mutin et répondit :

« — Bah! Nelly, elle m'ennuie; elle n'est plus à la mode; on en fait de plus jolies qu'elle. Il m'en faut une autre à tout prix.

« — Et que ferez-vous de celle-là, si, à Noël, votre papa vous donne la poupée que vous lui demandez?

« — Tu es bête, Nelly. Est-ce que je m'occupe de mes vieilles poupées? Je te la donnerai, si tu veux.

« — A moi? Que voulez-vous que j'en fasse, mademoiselle? Mais il y a, par exemple, la petite du concierge qui serait bien contente de l'avoir.

« — Ah!

« Puis Emmeline se mit à parler de sa poupée nouvelle, comme si celle-ci avait déjà pris ma place; elle lui ferait des toilettes bien plus extraordinaires encore que celles que j'avais portées; elle donnerait une fête bien plus belle pour la présenter à ses amies.

« Celle-là épouserait un vrai prince, et même un prince royal...

« De moi il ne fut plus question.

« Tu comprends, ma pauvre petite, ce que je dus souffrir.

« Tout mon échafaudage de grandeur croulait à mes pieds; ce cœur sur lequel j'avais placé ma vie se tournait contre moi presque avec de la haine. Sa petite bouche, qui se posait sur mes joues à toute heure du jour, avait osé dire que je l'ennuyais. Emmeline ne voulait plus de moi, et j'allais devenir la poupée d'une fille de concierge.

« Il me semblait qu'un battant de cloche cognait les parois de ma tête; je me voyais la risée de mes curieuses amies, de ce grand monde où j'avais occupé une si large place, et une seule idée surnageait en moi, au milieu de tout ce désastre: mourir.

« J'aurais béni la main d'Emmeline si elle m'avait donné le coup de mort en ce moment.

« Elle ne le fit pas; elle n'eut pas cette pitié! »

XII

« Eh bien, c'est fait.

« Me voilà descendue à la loge, chez

ces gens; je suis la poupée d'une petite fille de rien.

« C'est hier qu'Emmeline m'a chassée, livrée, donnée; j'ai vu hier pour la dernière fois ma belle chambre à coucher et mon beau salon. Hier, grande dame; aujourd'hui... Je n'ose achever...

« Je rage, je suis furieuse, je voudrais savoir mordre... eh oui! ma nouvelle maîtresse; c'est ainsi que ça s'appelle.

« Elle a des mains rouges, des cheveux qui sentent la pommade à la rose, et elle se mouche dans des mouchoirs de couleur. Par-dessus le marché, elle est un peu bossue.

« Un joli modèle, comme tu vois.

« Cette... infante m'a prise dans ses doigts noueux, m'a tournée et retournée, avec des yeux ravis. Ses membres tremblaient de plaisir, elle n'osait pas croire à son bonheur, et tout à coup elle m'a embrassée...

« Certainement, le monde est méchant, perfide, trompeur, et je le hais. Pourtant, j'ai beau le haïr au fond de moi-même, je l'adore, il m'attire invinciblement; il est, dans la triste situation où je me trouve, comme le soleil pour les aveugles. Rien ne remplace ses prestiges, vois-tu.»

XIII

« J'aurais voulu vivre ici dans l'obscurité la plus profonde. Le sort en a décidé autrement.

« Eudoxie, — tu as bien lu, c'est le nom de la demoiselle, — se trouvait hier dans la loge de ses papa et maman, — une loge! quel mot bien trouvé! — Elle me berçait en chantant je ne sais quel dodo bête de nourrice, comme si j'étais une enfant.

« Tout à coup, la porte s'ouvre, et je vois entrer deux amies d'Emmeline avec

leurs poupées dans leurs bras. C'étaient précisément celles par lesquelles j'aurais voulu le moins être vue en pareil endroit.

« Tu comprends ma confusion; le plafond aurait dû s'effondrer sur ma tête. J'étais vêtue d'un méchant chiffon, et mes cheveux étaient enfermés dans un affreux petit bonnet du matin tout plat, sans aucune guipure.

« Il y eut des rires.

« — Comment! c'est la baronne! » cria une des amies d'Emmeline.

« Et je vis une expression de dédain sur le visage des deux poupées.

« Oui, oui, c'est la baronne, pensai-je alors; mais gardez-vous qu'il ne vous en arrive autant. Un jour on vous trouvera vieilles et fanées comme moi, et alors on vous donnera à la première petite mendicante qui se trouvera sur le chemin.

« Ma maîtresse semblait toute fière de ce qui faisait ma honte. Elle était rouge de plaisir en m'entendant donner le titre que j'avais porté, que je ne portais plus. Elle me couvrait de baisers.

« Puis les deux amies sont parties avec leurs poupées, et je suis demeurée avec ma désolation, rêvant des vengeances.»

XIV

« Cette pauvre petite n'est pas méchante, après tout. Elle ne sait qu'inventer pour m'être agréable. Elle m'a offert de me mener au spectacle, à la promenade, de me jouer des airs sur son piano, de me conduire dans le monde.

« Son monde à elle! Dieu m'en garde!

« Elle ne s'occupe que de moi. Elle m'embrasse avec passion; je suis devenue sa vie, sa pensée de tous les instants.

« Hier, je l'ai fait pleurer; elle voit bien que je ne l'aime pas; je ne lui ai pas souri une seule fois; mais je ne saurais



me faire à ses manières. Ah! si elle n'était pas la fille de notre concierge! »

.....

XV

« Je viens de relire mes griffonnages; ce sont presque des mémoires.

« Après tout, mémoires ou non, il se peut que cela serve à d'autres que moi. J'écris pour les poupées mes sœurs. Elles apprendront à ne pas être vaniteuses et sottes comme je l'ai été, à ne prendre le monde des poupées que pour ce qu'il est, une méchante boîte à joujoux.

« Pauvre petite chère, va, t'ai-je assez malmenée pendant mon beau temps! T'ai-je assez dit que tu étais laide! Me suis-je assez moquée de tes petites idées mesquines, comme je les appelais alors!

« Tu étais peut-être plus près que moi

de la vérité dans la vie. Pardonne-moi ma folie. »

.....

XVI

« J'ai entendu hier un bout de conversation qui m'a bouleversée. Une amie d'Eudoxie, la fille d'une garde-malade, paraît-il, a beaucoup parlé d'une poupée qu'elle avait.

« — C'est un ange, a-t-elle dit; elle est beaucoup plus belle que la baronne, car elle est meilleure. »

« Il y a donc une beauté que donnerait seule la bonté? Je ne m'en doutais pas. Ça m'a ouvert l'esprit à des idées inconnues.

« Et puis une idée m'est venue... Cet ange... Serait-ce toi?

« La petite a promis de nous amener sa poupée. »

.....

XVII

« C'était bien toi, ma chère âme du bon Dieu. Je t'ai revue enfin, et, dans ce moment, j'ai tout oublié, je suis redevenue la petite poupée candide d'autrefois. Toi ! Je te regardais avec des yeux ravis, je t'admirais, je te contempiais, je buvais ta bonté dans tes yeux.

« C'est vrai, tu n'es pas belle, mais tu es mieux, tu es la charité, la grâce, le pardon. Toi, du moins, tu as réalisé ton rêve; tu es devenue la sœur de ceux qui souffrent.

« Ton saisissement a été aussi grand que le mien; nous nous sommes raconté en peu de mots notre histoire.

« La tienne était bien simple, elle se résume en ceci : aimer.

« Une dame entra un jour au moment où tu étais demeurée seule; elle te vit, ta simplicité lui plut, elle t'acheta.

« Elle te fit des habits semblables à ceux qu'elle portait, et le jour de Noël, elle te mit sous l'oreiller d'une petite enfant malade, la même qui t'a amenée chez Eudoxie.

« Tout de suite, tu aimas cette humble et bonne créature; tu veillas à son chevet tant qu'elle fut malade; tu partageas les angoisses de ses parents; tu fis partie de sa vie. Et tout doucement le mal s'en alla; tu la vis renaître à la santé et votre amitié sortit de cette épreuve, comme rajeunie.

« Tu es bien heureuse.

« Je vais tâcher de me mettre à aimer Eudoxie. Mais en aurai-je le temps? Je me sens atteinte d'un mal dont on ne doit pas guérir.

« Adieu, ma tête est bien malade. C'est le commencement de la fin¹. »

C. LEMONNIER.

1. Le manuscrit finit sur ces mots. Celui qui l'a trouvé m'a assuré que l'orgueilleuse poupée perdit, en effet, à quelque temps de là, la tête dont elle souffrait; cette tête était déjà très vacillante au temps où elle écrivit la dernière ligne de ses mémoires. Eudoxie, qui ne voulait pas désespérer d'elle, lui acheta une tête nouvelle, car le corps était demeuré en bon état. Le remède était excellent, paraît-il; c'était une tête solide et toute pleine de raison, avec laquelle la baronne fit longtemps le bonheur d'Eudoxie, sans plus jamais regretter ses grandeurs passées.



UNE MANIE DE M. EUGÈNE

« Il ne faut pas disputer des goûts, » dit le proverbe. Jusqu'à l'autre jour j'étais toute prête à reconnaître la sagesse de cet axiome et à m'y soumettre. J'admettais très volontiers que les uns aimassent le sucre et les autres le sel, que certaines gens eussent du goût pour les aliments insipides et fadasses, tandis que pour d'autres il n'était point de poivre assez brûlant, point de ravigote assez enragée. J'avais la tolérance la plus parfaite pour les amateurs d'escargots, pour les mangeurs de sauterelles, pour les consommateurs de nids d'hirondelles, d'holothuries et de salamandres noires... Je comprenais toutes les singularités, j'excusais toutes les bizarreries du goût chez les individus comme chez les nations... C'est que je ne connaissais pas alors les préférences de M. Eugène!

Ce que M. Eugène adore, ce qu'il rêverait de manger ou plutôt de sucer toute la journée, vous ne le devineriez jamais, et vous ne le croirez peut-être pas : ce sont ses gants et ses bouts de cravates ! Oui, vous avez bien lu, ses cravates et ses gants, les cravates de soie et les gants de fil d'Écosse !

Il paraît que les cravates sont excellentes, surtout les bleues ; les rouges sont un peu amères ; mais rien ne vaut les gants de fil d'Écosse bruns ; ils ont, s'il faut en croire Eugène, un petit goût des plus délicieux...

Ah ! l'horreur ! Et moi qui faisais tout à l'heure un petit bout de grimace à l'adresse des holothuries des Chinois et des sauterelles des Africains ! Mais ces machines-là, toutes bizarres qu'elles nous paraissent, valent dix mille fois mieux que les objets de la prédilection de M. Eugène ; elles ont du moins passé par

les mains d'un cuisinier quelconque, elles ont été lavées, assaisonnées, cuites dans une sauce ou grillées dans un four ; au lieu que les gants et les cravates n'ont subi d'autre cuisine que celle des teinturiers, et tout le monde sait que ces gens-là ne se gênent pas pour employer les plus affreuses drogues, les poisons les plus terribles.

Si, un de ces jours, le petit Eugène tombe malade sans qu'on puisse comprendre ce qu'il a, il faudra que le médecin soit informé de la déplorable manie de son patient, et, s'il finit par reconnaître un empoisonnement, ce n'est pas moi qui m'en étonnerai.

Mais je n'ai envisagé là que les conséquences les plus graves, celles qui, probablement, ne se produiront jamais ; il en est d'autres, de moins sérieuses, et qui ont pourtant leur importance, puisque c'est tous les jours de la vie qu'elles se renouvellent.

Ces conséquences-là, c'est sur la mère d'Eugène qu'elles retombent toujours en fin de compte. Le petit garçon trouve évidemment que c'est une raison pour ne pas s'en préoccuper ; il me semble, à moi, au contraire, que ce serait une raison pour les envisager une bonne fois, et s'arranger ensuite de manière à en prévenir le retour.

Quand une maman fait porter à son fils une cravate et des gants, c'est qu'apparemment elle tient à ces petits raffinements de toilette. La maman d'Eugène y tient beaucoup ; elle aime à voir cette petite écharpe de nuance vive, soigneusement nouée et tranchant agréablement sur le blanc du col, sur le brun ou le gris de la jaquette ; elle aime aussi que les mains de son fils, qui portent toujours, et malgré tous les soins qu'elle en prend,

des traces de l'encre malheureusement indélébile que fournit l'école, se dissimulent sous des gants bien tirés au moment des promenades. Vous représentez-vous les sentiments de cette maman difficile et minutieuse, lorsque, tout à l'heure

irréprochable, son garçon lui revient avec des gants dont les doigts ont été mordillés alternativement tous les dix, avec une cravate défaite dont les bouts ont été travaillés par les dents de M. Eugène pendant une heure ou deux?



Et la dépense? Eugène, qui ne s'achète jamais que des billes ou des sucres d'orge, ne se préoccupe nullement de ce que coûte sa toilette, et savez-vous ce qu'il a répondu l'autre jour à un reproche de sa mère : « Ma cravate est un peu mouillée, eh bien, elle séchera! »

Oui, elle séchera; mais sa jolie couleur ne reviendra plus, son lustre est perdu pour toujours, ses bords seront bientôt

effilochés, déchiquetés, et alors la malheureuse cravate ne sera plus qu'une loque bonne à être jetée aux chiffons, en compagnie des gants troués et déformés au bout de quatre ou cinq jours de service!

Et quel déplaisir aussi pour cette mère si soigneuse qui a veillé sur son fils depuis l'heure de sa naissance, qui l'a empêché de sucer son pouce, de ronger les bouts de ses souliers à l'âge où les enfants portent

tout, même leurs petits pieds, à leur bouche, de penser qu'on peut l'accuser de négligence dans le passé en voyant maintenant le petit Eugène mordiller sans cesse quelque chose ! Car cette manie détestable ne date pas du temps où il n'était qu'un bébé ; elle lui est venue dernièrement, tout d'un coup, on ne sait ni pourquoi ni comment, à moins pourtant que ce ne soit Trilby, un rongeur de premier ordre, le jeune chien de son cousin, qui lui ait inspiré le désir de rivaliser avec lui et d'exercer comme lui ses nouvelles dents.

Savez-vous quel conseil je lui ai donné à la maman de ce petit garçon qui a de si drôles de goûts ? Le voici : « La prochaine fois que M. Eugène mangera sa cravate et ses gants, prenez-les-lui, et faites-les mettre sur son assiette en guise de dessert, et, pendant que les autres mangeront des fruits ou des gâteaux, il pourra se régaler tout à son aise. »

Ce sera bien fait, dites-vous, et vous riez d'avance à l'idée de la mine déconfite de ce pauvre Eugène.

Ce sera bien fait, certainement, mais avez-vous tous le droit de rire du petit Eugène, messieurs et mesdemoiselles ? Êtes-vous bien tous sans reproche ? Vous respectez vos gants et vos cravates, je veux le croire, mais vos ongles, mais vos porte-plumes, mais vos crayons ne les rongez-vous jamais ?

Ah ! voilà des joues qui rougissent, de petits nez qui s'abaissent vers la terre. Et qu'est-ce qu'on vient de me raconter encore ? On m'affirme que M^{lle} Lisette, une de mes plus gentilles lectrices, a une passion pour les chapeaux de jonc et qu'elle disait hier à sa mère : « Oh ! maman, laisse-moi manger encore un peu mon chapeau, il est si bon, si bon ! vois-tu, il est exquis ! »

Vous le voyez, Eugène n'est pas le seul de son espèce, et elle a plus d'utilité que vous n'aviez l'air de le croire tout à l'heure, la leçon que j'ai essayé de vous donner : — Il ne faut mettre dans sa bouche que ce qui est fait pour être mangé.

F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ.

LA PETITE LOUISETTE

CHAPITRE VIII

QUI MONTRE LOUISETTE EN MAITRESSE DE MAISON ET TRAITANT
TOUS SES AMIS

A ce moment, on entendit sur l'allée sablée le roulement de la voiture, et Louissette, en se retournant, aperçut la marquise qui conduisait elle-même, aussi bien qu'un vrai cocher, deux petits poneys bien appareillés et vigoureux.

« Venez, Franjon, voilà madame qui rentre ; elle voudra vous parler, il faut nous diriger vers la cuisine. »

En effet, un quart d'heure après, on demanda Franjon et sa petite fille ; ceux-

ci traversèrent tous les appartements. Louissette regardait son père ; cela l'amusa de voir son étonnement en marchant sur ces planches plus brillantes que des armoires de noyer ciré ! Et ces meubles où le bois était blanc, les étoffes de toutes les couleurs, avec des fleurs dessus, si vraies qu'on avait envie de les cueillir, et des grands pots avec des arbres tout poussés dedans ! Et des miroirs !... aussi hauts que le plafond ; il y en avait même

aux portes! Puis, sur les murs, c'étaient des bonnes gens qui dansaient; d'autres jouaient à toutes sortes de jeux : colin-maillard, la main chaude, tout ça en laine!... Devant la cheminée il y avait un treillage comme celui où grimait la vigne

de la Hallerie, mais il était en or et recouvert de lierre!... C'était si beau que Franjon s'arrêtait malgré lui pour tout voir, car il ne s'était jamais imaginé rien de pareil.

« Hein, papa, est-ce joli tout ça?... Mais



ce que je trouve de plus joli encore, c'est madame la marquise.

— Merci, petite, » répondit en riant la châtelaine qui avait entendu.

Et soulevant la portière de son boudoir, elle ajouta :

« Eh bien, mon père Franjon, qu'avez-vous décidé? »

— Que nous acceptons avec bonheur les offres de madame la marquise!

— Et Louissette est-elle contente?

— Oh! oui, madame, nous vous remercions bien.

— L'ouvrage te plaira-t-il?

— Beaucoup, madame... »

Puis, hésitant, car le cœur lui battait en attendant la réponse :

« Pourrai-je aller le dimanche à la Hallerie voir maîtresse Desmares, Madeleine et le petit Jean? »

— Mais certainement, et ils pourront venir ici. Vous serez chez vous dans votre maison ; le parc est assez grand pour que tu t'y promènes avec tes amis ! »

Alors la petite figure de l'enfant s'éclaira de joie. Tout s'embellit de cet espoir : revoir ses amis ! Elle pourrait être heureuse dans cette belle demeure et n'aurait point à regretter sa pauvre maison.

« Tenez, Franjon, voici votre denier à Dieu. »

Et la marquise mit vingt francs dans la main de son futur garde.

« Vous resterez à dîner avec les domestiques, afin de faire leur connaissance à tous. Dans quinze jours vous viendrez vous installer ici. Allart vous montrera votre maison, elle est en partie meublée ; il y a un lit pour Louisette, le sien m'a semblé bien petit. A bientôt. D'ici là, mignonne, je te tiens quitte de tes visites ; il faut que tu voies tes amis, » ajouta-t-elle en riant.

Et elle donna une petite tape sur la joue de l'enfant.

Le père et la fille s'éloignèrent. On les attendait à la cuisine. On les questionna :

« Vous allez donc entrer ici ? C'est de la chance, c'est une bonne maîtresse que madame, nous sommes presque tous depuis longtemps ici !... Votre petit n'est pas maladroit, elle a su tout de suite plaire à madame... »

Enfin, chacune disait son mot. Allart vint les chercher pour leur montrer leur nouvelle maison !... Était-il possible que Louisette demeurât là dedans ? C'était encore bien plus joli que la Hallerie ; au dehors, on ne voyait pas les murs, tant ils étaient couverts de lierre, de rosiers et d'autres plantes dont les feuilles étaient tombées et les fleurs flétries, à cause de la saison ; devant, il y avait un petit parterre avec des bordures de violettes et des carrés bien bêchés.

« M^{me} la marquise aime qu'il y ait des fleurs l'été ; vous sèmerez des œillets, des giroflées, ce que Louisette aimera le mieux. »

Derrière, il y avait un potager suffisant pour la nourriture de deux ou trois personnes. Allart ouvrit la porte de la maison et entra dans une grande pièce blanchie à la chaux.

« Voilà la salle, dit le vieux garde ; au-dessus de la cheminée, il y a de quoi ranger votre fusil ; il faudra vous souvenir de l'astiquage du régiment, Franjon, car les armes, ça doit reluire comme de l'argenterie. »

Dans cette pièce, il y avait un vieux fauteuil en cuir, quatre ou cinq chaises, une bonne table en noyer. La chambre de Franjon était à côté, et au-dessus se trouvait une jolie petite chambre pour Louisette, avec une si belle vue donnant sur un grand étang et les bois !... Puis un grenier, une étable pour la Rousse et un enclos pour sa nourriture.

« Vous voyez, Franjon, dit Allart d'un air protecteur, que vous ne serez pas à plaindre et que plus d'un au village voudrait être à votre place.

— Soyez sûr, monsieur Allart, que je ferai tout mon possible pour reconnaître ces bontés-là par mon zèle et mon travail.

— C'est bien, Franjon. Moi, de mon côté, je vous aiderai à vous instruire. »

Le dîner fut gai, un peu long pour Louisette dont les yeux se fermaient... Elle était fatiguée, son père la porta, au retour, une partie de la route, tant le sommeil la gagnait.

Le lendemain, elle se rendit à la Hallerie. On tuait un cochon, il fallait le saler, faire des saucisses et des rillauds. Le reste de la semaine, elle dut rester chez elle pour tout arranger ; ce n'était pas long, leur déménagement ; cependant tous les jours on transportait quelque

chose dans la nouvelle maison; maître Desmares avait prêté son âne et sa charrette; Jean les amenait et aidait sa petite amie; ils restaient seuls tous les deux, car le père Franjon ne pouvait pas manquer toutes ses journées. Le matin, il chargeait la charrette: tantôt, c'était le lit, l'armoire, la vaisselle, les chaises, etc. Quand c'était fait, les enfants partaient pour le château... avec la voiture...

« Comme tu as l'air triste, disait Louissette à Jean, je ne t'ai pas vu rire depuis cinq jours!

— C'est qu'il me semble que tu t'en vas pour tout à fait, et que ta belle maison sera bien plus loin de chez nous.

— Mais non, mon Jean, c'est bien au contraire; elle est plus près, et tu viendras me voir.

— Je n'oserai pas, la maison est trop belle, puis j'aurai peur de rencontrer les gens du château. Ah! Louissette, je ne suis pas méchant, mais j'avais plus de plaisir à te voir avec ta vieille robe et tes deux seules amies La Rousse et Biquette, que depuis que tu as de si belles choses!

— Ne me dis pas ça, car tout ce que je vais avoir me semblerait laid. Aie confiance, mon Jean, tu verras que je saurai bien te retrouver!...

Mais Jean ne s'égayait pas!... et, dès qu'il entra dans la nouvelle maison de Louissette, il soupirait et semblait regretter la misère qui faisait sa petite amie mieux et plus à lui.

Enfin le père Franjon et sa fille couchèrent chez eux le samedi soir. Le lendemain, Allart fit faire sa première tournée à Franjon; Louissette fut libre d'aller à la Hallerie. Maîtresse Desmares aimait de jour en jour davantage la petite fille; depuis qu'elle la connaissait, elle n'avait pu lui découvrir une fausseté ni un mauvais sentiment; c'était un cœur tendre que cette petite, et une raison que bien

des femmes auraient pu lui envier!...

« Je voulais vous demander quelque chose, maîtresse Desmares; j'espère que vous ne me refuserez pas?

— Dis, ma mignonne, et tout ce que nous pourrons faire pour toi nous le ferons de bon cœur.

— Eh bien, maîtresse Desmares, c'est qu'il nous semble que nous ne serons point chez nous tant que nous ne vous aurons pas eus tous à manger à la maison! Si vous voulez venir dimanche prochain, nous tâcherons de vous montrer tout notre plaisir à vous voir assis autour de notre table.

— Tu es trop gentille, Louissette. Bien sûr, oui, nous irons tous dîner avec vous. »

Quelle joie éprouva l'enfant!

« Tu viendras de bonne heure, Jean, n'est-ce pas; tu m'aideras? »

Oui, Jean irait après la messe et passerait toute la journée avec elle. Quand on a un si grand plaisir devant soi, on travaille avec plus de courage. La semaine sembla courte à Louissette; puis elle s'appliquait bien, elle n'était pas là depuis deux jours, que le père Allart s'était déjà attaché à cette enfant.

« Est-elle adroite de ses petites mains, disait-il, elle nettoie les cages des oiseaux en moins de temps que moi-même, elle ne les effarouche pas! »

Et une perdrix s'étant enfoncé dans la patte une épine noire apportée avec les œufs de fourmis, Louissette la lui avait retirée si adroitement, que la perdrix ne s'était pas débattue. Aussi, M. Allart, pour montrer sa satisfaction à Louissette, lui avait donné un lapin de garenne, avec la permission de M^{me} la marquise. Ces gredins de lapins pullulaient par trop, et les fermiers étant venus se plaindre, on avait dû en tuer quelques-uns.

Comme cela se trouvait bien! Loui-

sette allait faire une gibelotte; elle l'avait vu faire à maîtresse Desmares, elle mettrait dedans un peu de vin blanc, car ils en avaient une barrique dans leur caveau, puis des pommes de terre, des oignons; enfin, elle avait demandé à son père de quoi acheter trois livres de viande pour un pot-au-feu. Elle avait son idée: il lui semblait que le dîner n'aurait pas été complet si elle n'avait pu servir à ses amis une galette, en souvenir de celle qu'ils lui avaient donnée un jour où elle n'avait pas grand'chose à manger et où cette galette avait fait tant de plaisir à son père! Louisette pria le facteur de lui apporter, le dimanche matin, une belle galette de trente sous, prise chez le meilleur marchand du Lude; avec cela une omelette, un fromage de bique et de la salade de mâches. Je crois que ça serait un bon dîner. Et, sauf la galette, Louisette ferait bien ça toute seule.

Dieu est bon, il met de grands bonheurs à la portée de tous! riches et pauvres en ont leur part! et Louisette, le dimanche matin, n'enviait le sort de personne, car personne n'avait le cœur plus content qu'elle en attendant ses amis! Elle alla à la messe, elle pria avec plus de reconnaissance encore le bon Dieu qui les avait sauvés de la misère, du vilain père Tarpin, et leur avait fait rencontrer le petit Jean et M^{me} la marquise. Le jeune garçon était à la Croix-Brette; il avait un panier au bras; cette fois, il riait et ses yeux brillaient de plaisir.

« Qu'as-tu dans ton panier, mon Jean?

— Tu le verras là-bas!... C'est maman qui t'envoie ça!... Est-ce amusant d'avoir toute la journée à passer près de toi! »

Le père Franjon était en tournée, car le dimanche est le jour aux braconniers. Louisette fit entrer Jean et ouvrit le panier. Qu'est-ce qu'il y avait, enfermé

dans un torchon bien blanc? Un gros morceau de lard et des saucisses.

« Oh! Jean, que ta mère est bonne! C'était le lard qui me manquait pour ma gibelotte! Va-t-elle être bonne! Mais il y en aura trop!... nous allons rôtir le reste! Ce sera alors un repas comme aux noces! Jamais nous ne mangerons tout ça! Si M. Allart voulait bien dîner avec nous, ça flatterait papa et nous aurions bien de quoi. Mais il y a encore quelque chose dans ton panier?... »

Il y avait douze belles poires, des marrons nouzillards, une demi-livre de café et un flacon d'eau-de-vie.

« Oh! Jean, c'est trop, disait Louisette, ce n'est plus moi qui vous donne à dîner, c'est vraiment trop. »

La jeune ménagère allumait son fourneau, arrangeait son lapin, le dépouillait. Jean regardait ses petites mains adroites qui semblaient celles d'une petite femme, moins la taille, tant le travail se faisait avec ordre et intelligence.

« Aide-moi à mettre la table, Jean; va me chercher de la mousse, je veux arranger les belles poires de ta mère comme je l'ai vu faire au maître d'hôtel du château. »

Et la table avait un air de fête avec sa pyramide de poires, des assiettes blanches, des verres brillants. La gibelotte cuisait et embaumait toute la pièce, quand le père Franjon et M. Allart entrèrent de retour de leur tournée.

« Ouf! dit le vieux, garde mes jambes sont bien rouillées, car je suis las d'une tournée qui, il y a vingt ans, ne m'aurait pas empêché de danser toute la nuit ou d'aller à pied à la Flèche.

— Voudriez-vous accepter un verre de vin, monsieur Allart? dit Franjon.

— Ce n'est pas de refus; la marche fait pousser la soif. Mais ça sent joliment

bon ici. Est-ce toi qui es la cuisinière, petite Louissette?

— Oui, monsieur Allart.

— Ah ça, tu sais donc tout faire? Tiens, petite, dans dix ans, si tu veux m'épouser, je te demanderai en mariage, dit le garde en riant; j'aurai quatre-vingts ans, si je n'ai pas épousé la terre à ce moment-là.

— Oh! monsieur Allart, ne dites pas ça; mais, en attendant, vous pourriez être bien aimable si vous vouliez goûter de ma gibelotte et dîner avec nous.

— Mais vous avez du monde et je vous gênerais.

— Vous voyez bien que non, monsieur Allart. J'y comptais si bien que j'ai mis votre couvert; voyez plutôt: nous sommes six et il y a sept couverts.

— Allons, monsieur Allart, faites-nous cet honneur-là; nous pendons la crémaillère aujourd'hui, c'est bien un peu à vous que nous devons cette bonne place, car si cela vous avait déplu, madame la marquise ne nous l'aurait point offerte! Acceptez, monsieur Allart, ça nous fera plaisir.

— Eh bien, mes amis, c'est entendu. A tout à l'heure!»

Et le vieux garde entra chez lui pour se nettoyer. Le père Franjon en fit au-

tant. A cinq heures, les habitants de la Hallerie arrivèrent. Comme on s'embrassa, avec le cœur autant que des lèvres! La bonne fermière admira la maison, le soin de sa petite élève qui lui demanda un conseil sur l'assaisonnement de la gibelotte fumeuse. Tout était bien fait. A six heures on se mit à table. M. Allart arriva en redingote! On le plaça au milieu de la table. Louissette se levait et servait tout le monde; Jean aussi. Après avoir bu la première santé à M^{me} la marquise, on but à la santé de M. Allart, des habitants de la Hallerie, de la petite ménagère qui avait fait de si bonne cuisine. Quand on coupa la galette, Louissette se leva et alla embrasser maîtresse Desmares.

« C'est pour vous faire souvenir de celle que vous m'avez donnée un jour, maîtresse Desmares, dit l'enfant les yeux humides, vous oubliez tout ce que vous faites de bien, mais moi je ne l'oublierai jamais! »

Toujours cette petite montrait quel cœur elle avait, et savait se gagner l'affection de tout le monde... On se quitta heureux en comptant les uns sur les autres comme de braves gens qu'ils étaient.

A. GENNEVRAE.

(La suite prochainement.)

L'HÉRITIER DE ROBINSON

VIII

UN ANNAMITE MYSTÉRIEUX

Comberousse et Coédic, sous la haute direction de Kéradec, venaient, en chaloupe à vapeur, porter une lettre du commandant Mancarut au pilote du cap Saint-Jacques, qui habitait la maison du guetteur, au pied même du phare. La *Ju-*
non s'appréta à appareiller, et les fré-

quents changements de fond que subit le lit sablonneux du Donaï rendent nécessaires les services d'un spécialiste pour les navires de fort tonnage, soit à l'entrée, soit à la sortie de la rivière de Saïgon.

C'est au retour de cette excursion que l'attention de la chaloupe avait été attirée

par les signaux de Chandos et qu'elle avait pu mettre le cap droit sur les quatre naufragés. Elle les avait repêchés au moment même où, à bout de forces, ils allaient sombrer ensemble.

Quant à l'interprète, personne ne s'était plus occupé de lui. Le petit point blanc que son chapeau mettait à la surface des eaux n'avait pas tardé à se fondre dans la ligne lointaine des palétuviers.

La chaloupe filait ses douze nœuds. Le retour à la ville s'accomplit donc avec une grande rapidité. Une heure à peine après avoir été recueillis, Florence, Paul-Louis, Chandos et Khasji étaient arrivés dans une bonne voiture de place à l'hôtel Taiwang, avaient changé de vêtements et retrouvé leurs forces au fond de deux ou trois tasses d'un thé exquis. Inutile d'ajouter que les sauveteurs avaient été largement récompensés de leurs peines.

« Voilà un métier ! s'était écrié Comberousse en contemplant avec une joie sans mélange cinq pièces d'or dans sa large patte goudronnée... Hein ! père La Grogne !... Vaut mieux repêcher des dames à falbalas que faire une épissure, pas vrai?... Cré nom de mille millions de fauberts !... Voilà un métier !... Et pas de retenue, pas de délégué !... Dommage qu'il y ait autant de morte-saison !... »

Kéradec ne soufflait mot, mais il avait fait passer sa chique du côté droit au côté gauche, ce qui était chez lui le signe certain d'une profonde émotion. Quant à Coédic, ses yeux brillaient et son cœur battait à se rompre en pensant à l'allégresse et au bien-être que ces cinq louis supplémentaires allaient apporter à la pauvre veuve du pêcheur, sa mère, la-bas, sur les roches de Recouvrance.

Mistress O'Molloy et M. Gloaguen étaient consternés. Ils s'étaient fait conter les moindres détails du désastre et ne pouvaient guère douter qu'il n'eût été provo-

qué. Le sampan n'avait pas chaviré : aucune saute de vent, aucune fausse manœuvre ne l'avait mis en danger ; il avait coulé à pic, subitement. Il fallait donc qu'on l'eût délibérément noyé. Khasji expliquait que l'Annamite, masqué sur l'avant par la voile, avait pu aisément ouvrir une voie d'eau sans être remarqué, surtout s'il l'avait préparée d'avance. Pour son compte, il n'en doutait pas. Ce sinistre était la suite des tentatives criminelles déjà faites à Calcutta contre la vie de Florence et de Chandos. La même haine implacable les poursuivait à Saïgon. Seulement, *pour la première fois*, on se trouvait en présence d'un ennemi en chair et en os, visible et tangible, quoiqu'il eût pris soin de se mettre à l'abri... Ah ! si Khasji le retrouvait jamais, celui-là !...

« Pas pour la première fois ! » murmurait M. Gloaguen.

Il pensait à l'accident du canot de Chandos, à la tournure de l'homme au turban blanc qui l'avait causé, et un rapprochement vague se faisait dans son esprit entre cet homme et l'interprète annamite... Certainement il y avait des analogies entre les deux misérables... mais la physionomie, autant qu'il lui semblait, n'était pas la même dans les deux cas... Et puis Saïgon était si loin de Calcutta ! Quelle apparence que le même homme eût pu se trouver ainsi, successivement et à si bref intervalle, dans les deux villes, pour y tenter des entreprises analogues?... Sans doute il n'y avait là qu'une ressemblance fortuite... Mais alors les deux scélérats étaient les agents d'une même haine aveugle et féroce, car la vengeance semblait être le seul but poursuivi par les assassins et le procédé était le même. Quelle pouvait être cette haine ? Pourquoi ces deux enfants inoffensifs, Florence et Chandos, étaient-ils traqués

avec cet acharnement? Et Paul-Louis se trouvait mêlé à la bagarre, pour la seconde fois! C'est par miracle qu'il n'y avait pas laissé sa vie. Comment allait se terminer cette épouvantable lutte avec l'inconnu?... Fallait-il donc s'attendre à de nouveaux attentats, ceux-là plus sûrs, plus désastreux que les précédents? En amenant son fils dans ces pays farouches, l'avait-il donc conduit à la mort?

Ces pensées se pressaient en foule à l'esprit de M. Gloaguen. Il ne parlait pas; mais la fixité de son regard, la pâleur de son visage, disaient assez quel douloureux problème s'agitait en lui.

Mistress O'Molloy, elle, était exaspérée.

« Il n'y a donc pas de police dans cette colonie, que de telles choses y sont possibles! criait-elle sans se rappeler pourquoi elle avait si précipitamment voulu quitter le Bengale. Ce misérable interprète devrait déjà être arrêté, traduit devant une cour martiale et fusillé. C'est ainsi qu'il faut procéder avec les sauvages. Et c'est le seul procédé qui ait jamais réussi à les mater. Quand on veut les prendre par la douceur, on n'en fait rien et ils vous mangent!... Pour moi, je tiens essentiellement à ne pas être mangée... Voulez-vous que je vous dise mon opinion sincère, monsieur Gloaguen? Eh bien! ce voyage au Cambodge est une folie, et notre visite à Saïgon en a été une autre. Il fallait quitter immédiatement l'Asie. Il n'y a qu'un refuge sérieux et certain pour ces enfants et pour nous, c'est l'Europe. Qui nous dit que tout à l'heure cet hôtel ne va pas sauter en l'air, miné par les démons qui nous poursuivent? Une fois à Paris ou à Londres, avec de bons policemen autour de nous, nous serons peut-être tranquilles. Mais, tant que je serai ici, je ne vais plus fermer l'œil... Et quant à votre idée d'aller dans les jungles du Cambodge à la recherche

de je ne sais quels vieux moellons, grand merci, je ne suis plus de la partie!... Pouvez-vous encore envisager sans frémir la pensée d'un pareil voyage, dans les conditions où nous nous trouvons? »

L'envisager sans frémir, non, M. Gloaguen ne le pouvait pas. Certes, ce n'était pas sans regret qu'il s'arrachait à un rêve si longtemps caressé; mais il y avait au monde une chose qu'il préférait à la science et qu'il mettait au-dessus de l'archéologie, c'était le devoir. Son devoir de tuteur et de père lui ordonnait avant tout de ne pas exposer la vie de Florence et de Chandos, celle de Paul-Louis, peut-être. Il commençait même à penser que leur séjour à Saïgon devait être abrégé le plus possible. En veillant nuit et jour, en ne se relâchant pas d'une garde incessante, on arriverait peut-être à se garantir de nouveaux attentats; mais cette inquiétude perpétuelle n'était pas tenable: il fallait partir.

« Madame, dit-il à mistress O'Molloy en prenant son chapeau, je m'en vais aux informations, et, par le premier bateau, par la première route ouverte, nous partirons pour l'Europe... »

Dix minutes plus tard, M. Gloaguen était au guichet des messageries nationales, en conférence avec le commis.

« Un départ pour la France, monsieur?

Il n'y en aura pas avant le 28 du mois, c'est-à-dire avant dix-neuf jours, lui disait ce jeune homme.

— Et pour les ports d'Asie, pour Singapore, Shangaï?

— Pour Sanghaï, le paquebot de Calcutta est reparti hier soir; c'était le *Dekkan*. Il n'y en aura pas d'autres avant deux semaines. Pour Singapore vous aurez un départ le 18, dans neuf jours.

— Mais n'y a-t-il pas d'autres services, un paquebot qui parte tout de suite pour n'importe où?

— Non, monsieur, répondit le commis très surpris de cette requête... Du reste, la voie la plus rapide pour rentrer en France est encore notre ligne directe, et vous ne gagneriez pas un seul jour à aller attendre ailleurs le passage d'un paquebot.

— Je vous remercie, monsieur. »

M. Gloaguen sortit fort perplexe du bureau des messageries. Que faire? A quoi se résoudre? Attendre dix-neuf, quinze ou même huit jours à Saigon, sous le coup du danger manifeste qui continuait à peser sur la tête de ses pupilles, c'était bien inquiétant. Mais comment faire autrement à moins de freter un navire à soi, un véritable yacht? Encore faudrait-il du temps, en supposant que ce fût possible... Et si pendant ce temps quelque autre *accident* terrible allait encore s'abattre sur Florence et Chandos, sur Paul-Louis?... Cette idée glaçait le sang de l'excellent homme. Plus le départ immédiat était difficile, plus il lui semblait nécessaire.

Douloureusement absorbé dans ces pensées, et plus distrait qu'à l'ordinaire, il allait à pas lents le long du quai, étranger à ce qui se passait auprès de lui, isolé pour ainsi dire au milieu de la foule et du mouvement ambiant. Un choc assez rude le tira en sursaut de sa rêverie.

« Maladroit!... Ne pourriez-vous pas regarder où vous marchez? » disait une grosse voix irritée.

M. Gloaguen venait de se jeter sur un officier de marine qui passait auprès de lui en sens inverse. Il leva les yeux et vit un homme d'une cinquantaine d'années, aux favoris gris, au teint rouge et animé, à la face énergique et fière, en petite tenue de capitaine de frégate. Une double exclamation jaillit :

« Gloaguen!...

— Mancarut!...

— C'est toi qui te jettes ainsi sur les gens sans crier gare?

— C'est toi qui rabroues ainsi le pauvre monde?

— Du diable si je m'attendais à te rencontrer en Cochinchine!

— Tu vois que tout arrive... »

Les deux amis s'embrassèrent avec effusion. Anciens camarades de collège à Nantes, ils avaient toujours conservé les plus cordiales relations, mais ne se voyaient d'ordinaire qu'à d'assez longs intervalles. M. Gloaguen vivait enfermé dans ses livres et ses palimpsestes. Le commandant Mancarut était presque constamment à la mer. De loin en loin, dans un rapide voyage à Nantes ou à Paris, on se retrouvait, et dans ces occasions mémorables, on ne manquait pas de déjeuner ou de dîner ensemble, de causer longuement, d'échanger des souvenirs, de faire des plans pour se réunir un jour ou se voir plus fréquemment. Puis, on se quittait et une éclipse de trois ou quatre ans succédait à cette conjonction provisoire de deux vies si profondément différentes. Mais, de près ou de loin, on s'aimait et on conservait l'un pour l'autre des sentiments d'estime et d'affection inaltérables; on se disait *in petto* :

« Ce brave Gloaguen, ce rat de bibliothèque, j'aurais tout de même du plaisir à mettre le grappin sur lui!...

— Cet excellent Mancarut, ce loup de mer, je serais bien heureux de le revoir!... »

Le hasard venait de réaliser un vœu si fréquemment formé de part et d'autre.

On causa, et M. Gloaguen, naturellement tout plein du grave sujet de ses préoccupations, raconta sommairement à son vieil ami le concours de circonstances tragiques qui l'avait amené à Saigon et qui lui faisait maintenant désirer ardemment d'en sortir au plus vite.

« Je ne vois qu'un moyen de satisfaire

à ton désir, répliqua le commandant après un instant de réflexion. C'est que tu t'embarques avec tout ton monde à bord de ma frégate. Nous dérapons demain. Ce ne sera pas absolument régulier. Les transports de l'État sont exclusivement réservés à ses fonctionnaires civils et militaires. Mais, avec tes travaux, tes mémoires aux académies, tu es plus qu'un fonctionnaire, tu es un des prêtres de la science, une des gloires de la France... Une fois arrivés à Toulon, ce sera bien le diable si nous n'arrangeons pas cette affaire avec le ministre de la marine. Au pis vous aurez une indemnité à payer. Il y a cas de force majeure, et je ne puis pas te laisser ici dans un embarras pareil.

— Véritablement? Tu voudrais?... Tu consentirais?... disait M. Gloaguen profondément touché de cette offre généreuse.

— Et avec le plus grand plaisir!... N'est-ce pas la réalisation d'un de nos souhaits les plus chers?... Nous allons enfin passer quelques mois ensemble!... Car je dois te dire que le voyage de la *Junon* ne sera pas précisément une promenade. C'est une affaire d'un semestre au moins. Nous rentrons par le cap Horn.

— Par le cap Horn? fit M. Gloaguen, glacé d'avance par cette perspective.

— Oui, en passant par les Marquises et Taïti, peut-être par l'île de Pâques.

— L'île de Pâques!... Il y a là des antiquités célèbres, dit l'archéologue subitement ragaillard. Les fameuses idoles!... Ce serait curieux à voir... D'ailleurs, je n'ai pas le choix. Il faut que nous quittons Saïgon le plus tôt possible... J'accepte.

— Combien de passagers êtes-vous?

— Sept, en comptant un vieux soldat de nos amis, un homme de confiance.

— Eh bien! nous appareillons demain

matin. Si tu veux t'embarquer dès ce soir, — et m'est avis que ce sera le parti le plus sage, — je vous envoie dans deux heures une chaloupe et je vous installe à mon bord. Où es-tu descendu?

— A l'hôtel Taiwang.

— Est-ce convenu?

— C'est convenu.

— Dans deux heures mes matelots iront prendre vos bagages. »

Les deux amis échangèrent une vigoureuse poignée de main et se séparèrent. M. Gloaguen rentra enchanté à l'hôtel.

« Après tout, se disait-il, les choses tournent aussi bien qu'il était possible de l'espérer. Rencontrer Mancarut!... Faire un voyage avec lui!... Rentrer en France à bord d'un navire de l'État, au milieu d'une véritable garde de héros!... Et par-dessus le marché, voir en passant l'île de Pâques avec ses idoles!... Allons! la malchance avait pris fin, et l'on ne pouvait pas souhaiter une solution plus heureuse. »

A l'hôtel, mistress O'Molloy apprit avec une satisfaction bien naturelle l'heureuse nouvelle qu'il rapportait, et Chandos manifesta bruyamment sa joie en apprenant qu'on allait voyager dans un navire de guerre. Le major n'éleva pas la moindre objection, et ne le pouvait guère, du moment que mistress O'Molloy se déclarait ravie. Quant à Paul-Louis et à Florry, ils acceptèrent sans enthousiasme, mais avec résignation, la perspective de passer cinq à six mois en mer. L'aventure de la matinée leur avait démontré la nécessité de sortir au plus tôt des terres indo-chinoises.

Elle avait eu un autre résultat, en rompant la glace entre eux, comme on dit. De froids et indifférents qu'avaient été leurs rapports à Calcutta et à bord du *Dekkan*, ces rapports étaient subitement devenus affectueux et cordiaux. Florence,

sortie de son milieu mondain et frivole, valait mieux au fond qu'elle n'en avait l'air. Paul-Louis n'avait pu s'empêcher d'admirer son calme hautain, sa dignité courageuse et son abnégation, dans l'affreux péril auquel elle venait d'échapper. Et, de son côté, elle avait été vivement touchée du dévouement sans phrases, de l'esprit d'initiative et du brillant courage de son cousin.

« Après tout, se disait-elle, il aurait pu nager seul vers la rive et me laisser périr !. Il a préféré aller au-devant d'une mort qui paraissait certaine pour ne pas m'abandonner à mon sort. »

Et ces sentiments d'admiration et de reconnaissance, que les deux jeunes gens se portaient désormais dans leur cœur, se traduisaient déjà par un profond changement dans leurs manières, par des attentions réciproques, des sourires, des mots affectueux.

Il était six heures quand les accords harmonieux d'une musique militaire jouant en plein vent le grand air de *Robert le Diable* (de M. Réty) furent apportés par la brise du soir à l'hôtel Taïwang. C'était le 6^e régiment d'infanterie de marine qui faisait ses adieux à Saïgon. A neuf heures du soir il allait s'embarquer.

« Pourquoi n'irions-nous pas faire un tour à la pointe Lejeune et voir le beau monde de Saïgon ? suggéra Florry. Nous avons encore le temps, puisque nos malles sont prêtes... »

Après quelque hésitation, mistress O'Molloy reconnut qu'en somme il ne pouvait pas y avoir de danger à se permettre cette promenade, et l'on partit pour le cours à la mode.

C'est le matin de ce jour-là qu'avait eu lieu le départ des permissionnaires de la *Junon* pour la terre. A six heures, comme le déjeuner venait de prendre fin, un coup

de sifflet avait éclaté et s'était prolongé dans les batteries :

« Sur le pont les permissionnaires !... »

Tous s'étaient précipités, alignés dans l'attitude réglementaire. Parmi les plus farauds, on remarquait Coédic, serré aux hanches par un pantalon qui faisait « sac » au ventre, « manchettes » aux genoux, et « entonnoir » sur les pieds, — sa tête rose émergeant d'un col éblouissant, une corde à couteau toute neuve au cou, sur sa vareuse de drap, et la face si rouge de frictions savonneuses qu'elle en était luisante.

L'appel terminé, ordre du commandant :

« Les permissionnaires de la première série devront avoir rallié la frégate à midi précis. Ceux de la seconde partiront à cinq heures après midi et devront avoir rallié à dix. »

C'est donc cinq heures de bordée et non pas seulement deux !... que disait cet âne de Coédic ?... Toutes les bouches s'ouvrent dans un rire muet. L'équipage est enchanté. Il trouve qu'il n'y a pas dans toute la flotte un commandant comme le père Mancarut. Décidément c'est un vrai loup. Ceux qui disent le contraire sont des pas grand'chose, et il ne faudrait pas se le permettre aujourd'hui, de sept heures à midi, ou de cinq à dix, dans un des nombreux cafés de Saïgon.

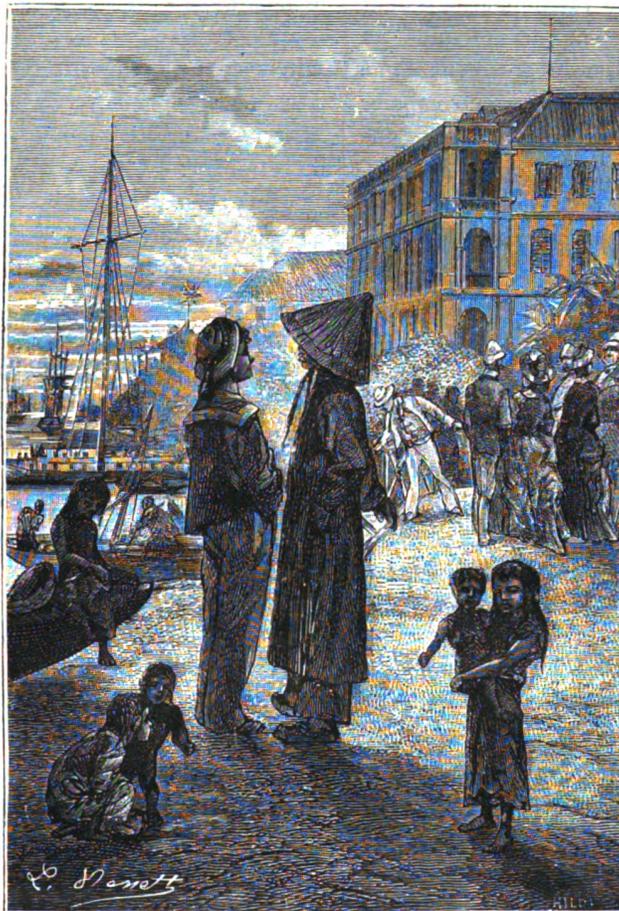
« Embarque les permissionnaires !... »

Tous les canots sont alignés et attendent leurs hommes qui s'y placent en bon ordre.

« Pousse ! » disent successivement les patrons.

Et les embarcations se suivent vers le quai.

Coédic appartenait à la bordée de tribord et ne devait descendre à terre que le soir. C'est pourquoi il s'était trouvé,



dans l'après-midi, de service à la chaloupe à vapeur envoyée au cap Saint-Jacques et qui avait effectué le sauvetage des jeunes naufragés. Retard qui lui avait valu l'aubaine que l'on sait.

Dès cinq heures et demie il était à la poste, transformait ses cinq louis et la plus grosse partie de sa solde en un mandat à vue, puis il plaçait soigneusement ce mandat dans une longue lettre adressée à *Madame veuve Coédic, à Recouvrance, par Brest, — Finistère.*

La poche allégée mais le cœur satisfait, il s'était mis à flâner sur le quai, de cette allure dégingandée qu'ont les matelots,

et où il semble qu'ils aient gardé un peu du roulis de leur navire. Kéradec, qu'il devait rejoindre pour dîner, ne se trouverait pas avant sept heures au rendez-vous. Il avait donc au moins cinquante minutes à dépenser, et en fait ne savait trop qu'en faire. Les gens très absorbés par une occupation constante, surtout dans un milieu aussi séquestré que celui d'un navire de guerre, ont de ces ahurissements et de ces hésitations quand ils se trouvent rejetés dans la vie commune. Certes, la rade de Saïgon avait de quoi intéresser même un dilettante plus difficile à satisfaire que Coédic. Mais le brave

garçon était la simplicité même et voyait tout à son point de vue de marin. Il était donc occupé, depuis dix minutes au moins, à considérer le gréement d'une jonque cochinchinoise, et à en comparer mentalement les organes avec ceux d'une goëlette française, quand il se sentit doucement touché sur l'épaule, et, en se retournant, se trouva en présence d'un personnage assez singulier.

C'était un homme, autant qu'il était possible d'en juger, car il portait le costume annamite qui est à peu de chose près, comme on l'a déjà dit, le même pour les deux sexes, un homme jeune, imberbe, au teint bronzé, à la physionomie dure, et dont les yeux s'abritaient derrière une énorme paire de besicles chinoises à verres bleus, le crâne sous un immense chapeau, et la bouche derrière un éventail de papier.

Assez surpris de se voir arrêté par ce personnage, le jeune matelot l'interrogeait du regard.

Pour toute réponse, l'étranger lui montra du doigt le ruban noir du bonnet de

marin sur lequel se lisait en lettres d'or le nom de la frégate : *Junon*.

« Navire français? » demanda l'Annamite avec un accent guttural.

On eût dit que cette voix venait d'une caverne souterraine plutôt que du larynx de l'étranger.

« Oui, répondit Coédic.

— Quand partir?

— Demain matin.

— Avec passagers?...

— Non, reprit le jeune Breton, c'est un navire de l'État, qui embarque seulement des troupes et des fonctionnaires civils ou militaires. »

L'étranger parut satisfait de cette explication.

Il laissa retomber sa main qu'il avait jusqu'à ce moment tenue appuyée à l'épaule du jeune homme, et, prenant à sa ceinture un fil de sapèques, il le lui remit.

Avant même que Coédic se fût rendu compte que c'était là une monnaie du pays, l'étranger avait disparu.

ANDRÉ LAURIE.

(La suite prochainement).

PAYÉ DE LA MÊME MONNAIE

« Pourquoi marchez-vous ainsi les oreilles basses? demanda d'un ton fier et hautain un jeune mulet à un âne.

— Pourquoi les vôtres sont-elles droites, mon jeune monsieur, s'il m'est permis de vous adresser cette question? ré-

pondit Ned, en affectant un air modeste.

— Pourquoi?... c'est que cela me plaît!

— Fort obligé, monsieur. Votre raison sera la mienne. Votre Honneur ne saurait en exiger une meilleure. »

Petite fable anglaise par L. SPARCK.

